Les Frères des Écoles Chrétiennes à Hull

Frère Henri Tanguay
ex-premier directeur de l'école polyvalente de Hull et ex-directeur général de la C.S.O.-H.

Ce matin du 6 septembre 1878 s'ouvrait sous un jour doublement nouveau pour les jeunes garçons de la ville de Hull. D'abord, c'était la rentrée dans une école toute neuve, construite par le légendaire père Delisle Reboul, o.m.i., infatigable missionnaire qui devait mourir quelques mois avant l'inauguration, en 1877; puis c'était aussi la rencontre de nouveaux maîtres obtenus grâce à l'initiative du président de la Commission scolaire de Hull, le révérend père Eugène Cauvin, o.m.i.

Dès neuf heures, le frère Matthia, directeur du Collège et titulaire de la première classe, s'avança et sonna la cloche pour le premier rassemblement et le classement des élèves. Le frère Zétic retrouva autour de lui tous les jeunes anglais, le frère Stéphanidas réunit les élèves français de la 2ème classe, tandis que M. Liénard se chargea de la petite classe. Le frère Marius Anselm était préposé à la préparation des repas. Revêtu de la soutane noire et du rabat blanc, sérieux et digne face à son jeune peloton d'élèves qui n'avaient d'yeux que pour leur nouveau maître, le frère, avec courage et vaillance, reprenait ici la guerre à l'ignorance.

Depuis ces humbles débuts, plus de cent années se sont écoulées. Quelque trois cents frères ont donné à la jeunesse hulloise plusieurs années de leur existence; certains y ont laissé leur santé, quelques-uns, leur vie; la plupart ont gardé de leur séjour dans cette ville sympathique un souvenir inoubliable et des amis sincères et fidèles. En hommage à ces vaillants éducateurs, héros du labeur quotidien devant le tableau noir, rappelons certaines heures réjouissantes, d'autres plus laborieuses, certaines pénibles : la vie est ainsi faite.

École Notre-Dame rebatit en 1900. *ANQO, Fond «Ville de Hull».*

La Cité de Hull à 3 ans d'existence

C'est aux Frères des écoles chrétiennes que fut confié le mandat de l'éducation des jeunes hommes hullois. Fidèles aux doctrines de leur Congrégation fondée en 1680 par Saint Jean-Baptiste de Lasalle, les Frères hullois se dépensèrent sans réserve pour offrir à leurs élèves une éducation pédagogique et spirituelle de grande qualité.

À l'arrivée des quatre premiers Frères dans la ville de Hull, celle-ci venait tout juste d'être constituée légalement. En effet, le 23 février 1875, le gouvernement provincial approuva la loi accordant à cette partie du «Township» de Hull le nom de Cité de Hull. Quel aspect cette jeune municipalité présentait-elle alors? Un visiteur, de passage en 1877, la décrit ainsi :

> *«...remarquable seulement par ses grandes scieries, ses usines, son pouvoir hydraulique et ses rues boueuses. Il y règne une grande activité, mais on semble y mépriser totalement les règles élémentaires de l'architecture et de la symétrie... un tiers de ses maisons sont désertes; un autre tiers souffre de rhumatisme chronique».*

Les citoyens de langue française composent peu à peu la majorité des habitants de la ville, mais la langue anglaise imposera toujours la «sine qua non». Les commissaires d'écoles de l'époque veilleront à ce que l'anglais soit très bien enseigné par les maîtres les plus compétents. «L'intérêt et les chances d'avenir de leurs enfants l'emportent sur les considérations nationales», assurent-ils dans une lettre au Directeur du Collège en septembre 1883. Les Frères consacreront à la langue anglaise l'importance qui lui convient et confieront la classe d'anglais à un frère de langue anglaise selon les désirs de la Commission scolaire, mais les tracasseries sur ce sujet dureront plusieurs décennies.

Fidèles à Saint Jean-Baptiste de La Salle, leur Père et Fondateur, les Frères ont donné la place d'honneur à l'enseignement du catéchisme aux jeunes, les instruisant des principales vérités de la religion et leur inculquant des habitudes de vie chrétienne.

La présence lasallienne à Hull

Le 7 janvier 1901, la vie renaît au même endroit, mais dans de nouveaux murs. Ceux-ci connaîtront soixante ans d'activités intenses et variées.

Un nouveau chapître s'ouvre pour les frères en septembre 1907. Le curé de la paroisse Très-Saint-Rédempteur, M.J.-A. Carrière, obtient 4 frères pour tenir l'école Saint-Eugène qui deviendra, l'année suivante, l'école Cauvin. En 1913, une résidence particulière fut ouverte pour les frères.

De 1908 à 1958, l'école dut absorber une augmentation d'élèves, l'ouverture de nouvelles classes, l'admission d'étudiants plus âgés, sans subir de transformations majeures. Lorsque, en septembre 1959, l'école St-Rédempteur ouvrit ses portes, ce fut, pour étudiants et professeurs, comme le passage dans un siècle nouveau. Le paradis fut cependant de courte durée pour les Frères : une pénurie de personnel religieux obligea une concentration des effectifs dans une seule école à partir de 1961.

La paroisse St-Joseph de Wrightville existait depuis treize années déjà quand le rêve longtemps caressé par M. J.-Armand Larocque, curé, se réalisa : «Une école pour mes gars, dirigée par les Frères». En septembre 1926, des frères reçoivent une obédience pour faire la classe à l'école Larocque. Celle-ci existait déjà depuis 1923; elle comptait alors douze classes dont une anglaise. Le trop grand nombre d'élèves obligea bientôt l'ouverture de locaux supplémentaires dans une ancienne manufacture : «L'Université Valiquette» comme on se plaisit à le désigner, combla une carence pendant quelques temps. Plusieurs frères y ont enseigné.

L'école Reboul, aujourd'hui démolie, datait de 1903. En 1941, elle fut confiée aux Frères des Écoles Chrétiennes, pour peu de temps cependant; appelée à disparaître sous le pic des démolisseurs, les Frères la quittèrent en juin 1947.

Collège Notre-Dame, 1938 : la formation des classes de 10e, de 11e et de 12e années reçut l'approbation de MM. les Commissaires. Il était urgent de permettre aux finissants du cours primaire supérieur de poursuivre leurs études sans être obligés de quitter leur milieu. En septembre 1939, l'école Lecomte fut aménagée pour recevoir les grands élèves.

Bien vite cependant, tout le monde constata que les locaux étaient fort inadéquats pour des étudiants de niveau supérieur, surtout en ce qui concernait les laboratoires de sciences et l'espace vital pour les occupants. Vingt années se sont quand même écoulées dans ces murs pendant lesquelles étudiants et professeurs ont manoeuvré avec les moyens du bord. Et avec succès malgré tout, car les résultats sont éloquents.

Le 4 juin 1948, les frères des Écoles Chrétiennes recevaient à Hull le très honoré frère supérieur général, Athanase-Émile, au collège Notre-Dame de Hull.

«Messire Dieu, premier servi»

Ainsi, dès les premiers mois de 1879, la Société du Sacré-Coeur est établie au Collège Notre-Dame. Le 10 janvier eut lieu la première réunion et Elphège Boucher fût élu président de la Société. Quelques semaines plus tard, soixante-cinq élèves prononçaient leur acte de consécration au Sacré-Coeur de Jésus en qualité d'aspirants. En la fête de St-Joseph, le 19 mars, «cinquante-six élèves», écrit le frère Matthias, «prononçaient leur acte de consécration au Sacré-Coeur comme associés». L'église était littéralement remplie. Chacun gardera longtemps le souvenir de cette fête. La cérémonie, commencée à 7 heures et demie ce soir-là, ne se termina qu'à 10 heures.

Loin de perdre de la vigueur avec le temps, ces associations se développèrent et se multiplièrent, permettant aux élèves de tous âges d'oeuvrer, à la mesure de leur possibilité, à l'amélioration de la qualité de leur vie et de celle

de leur entourage. Pour les jeunes, la Société du Très-Saint-Enfant-Jésus, les préparait aux actions plus concrètes et d'avantages engageantes, proposées dans la Croisade Eucharistique, les Cadets du Sacré-Coeur, la J.E.C. ou l'Action Catholique. Chaque année, la semaine de la campagne de la Jeunesse Étudiante Catholique inspirait toute la gent écolière et donnait des ailes à leur désir de construire ensemble un milieu plus humain, plus uni, dans lequel Dieu serait respecté, mieux servi. Nul ne saura mesurer ici-bas l'intensité des élans spirituels de cette jeunesse ardente, les efforts accomplis pour échapper à l'égoisme naturel, pour aider les plus déshérités, pour rendre leur milieu plus fraternel. L'exemple de leurs maîtres n'était pas sans prêcher efficacement.

Les Frères ont participé activement aux manifestations religieuses et sociales des paroisses où ils tenaient des écoles. On les voyait partout veillant à la bonne tenue des élèves et au parfait déroulement des cérémonies liturgiques soit avec les enfants de choeur ou les servants de messes, soit avec les petits chanteurs à l'orgue. Ils prêtaient volontiers leur concours pour préparer leur reposoir de la fête du Très Saint-Sacrement. Leur présence à la messe matinale, tous les jours, était une manifestation de foi publique dont les fruits ne seront visibles que devant le Seigneur. Dans la mesure de leurs moyens, ils participaient à l'organisation ou au déroulement de fêtes patriotiques ou de célébrations spéciales touchant la ville ou la paroisse.

Le corps de clairons et tambours Notre-Dame fait honneur à Hull

Ce qui a contribué à l'originalité et à l'impact considérable de l'oeuvre des Frères à Hull résida dans le fait que, parallèlement à la vigueur d'un témoignage de foi auprès des jeunes et de la population, s'est développée une vitalité parascolaire intense qui a fait de la résidence et de la cour des écoles Notre-Dame, Cauvin et Larocque, un pôle d'attraction de la vie paroissiale.

Le fleuron le plus spectaculaire à la couronne du Collège Notre-Dame fut son corps de clairons et tambours. La renommée de ce groupe de 85 musiciens s'étendit par tout le Canada. Lors du grand défilé annuel inter-cité de l'exposition d'Ottawa, en 1960, il se classa

Fernand Morin du corps de clairons de l'école Cauvin en 1943.

bon premier devant quelque soixante corps de musique venus de plusieurs régions du Canada. L'année suivante, il décrocha le premier prix au concours «Musique en marche» organisé par les «Troubadours de Hull». La venue du frères Athase-Emile, supérieur général des Frères des Écoles chrétiennes, dans la région de Hull en 1948, fut l'occasion pour les clairons et tambours de Notre-Dame de présenter un spectacle très coloré. A l'issue de la cérémonie, le tambour-major, Lucien Ricard, remit à l'illustre visiteur un disque sur lequel était enregistrée entre autres la «Marche du Très Honoré» composée pour la circonstance par M. Henri Fontaine, instructeur et compositeur du groupe, exécutée ce jour-là de façon brillante.

L'école Cauvin a développé aussi son propre corps de clairons et tambours. Il ne parvint jamais à égaler celui de Notre-Dame, mais décrocha à quelques occasions des palmes honorables.

Le corps de cadets : *«Un franc succès»*

Une autre activité exigeant tenue et discipline : le corps de cadets. Les trois écoles des Frères ont possédé leur corps de cadets ainsi qu'un peloton de précision. Chaque année, au mois de mai, une autorité militaire venait constater et apprécier le travail accompli. C'était un événement! A Notre-Dame, le corps de clairons et tambours rythmait la marche des cadets.

En 1942, le corps de cadets no 165 de Notre-Dame obtenait la mention cent pour cent lors de l'inspection annuelle par le capitaine T.C. Holmes, tandis qu'en 1956, le lieutenant-colonel George Addy termina ainsi son discours aux cadets : «D'ordinaire, au cours d'une revue de corps de cadets, on félicite ceux-ci et on les encourage à faire mieux l'an prochain. Ce soir, il n'y a pas lieu de vous encourager à faire mieux l'an prochain, vous êtes parfaits». Quel hommage!

17 mai 1955 : cette date demeure un sommet dans les annales du corps no 165 puisqu'il remportait le fameux trophée HORACE BOIVIN, symbole d'excellence, que les collèges St-Stanislas et Mont-Saint-Louis de Montréal se disputaient de haute lutte chaque année.

Environ deux cents étudiants participaient à de tels exercices. S'ajoutaient à cela plusieurs exercices complémentaires, tels le cours de premiers soins, le cours de morse, la pratique du tir à la carabine, la conduite de camions militaires, la cartographie. Plusieurs étudiants poursuivirent une carrière militaire et terminèrent brillamment leur cours au Collège militaire Royal de St-Jean.

Le lieutenant-colonel George Addy remet le trophée Stratchova au lieutenant-colonel cadet Edouard Therrien.

La petite maîtrise Notre-Dame rafle les honneurs

Beaucoup moins spectaculaires, mais tout aussi exigeantes, les petites maîtrises, chorales des trois écoles des Frères, connurent aussi de merveilleuses heures.

L'histoire du théâtre dans l'Outaouais depuis ses origines

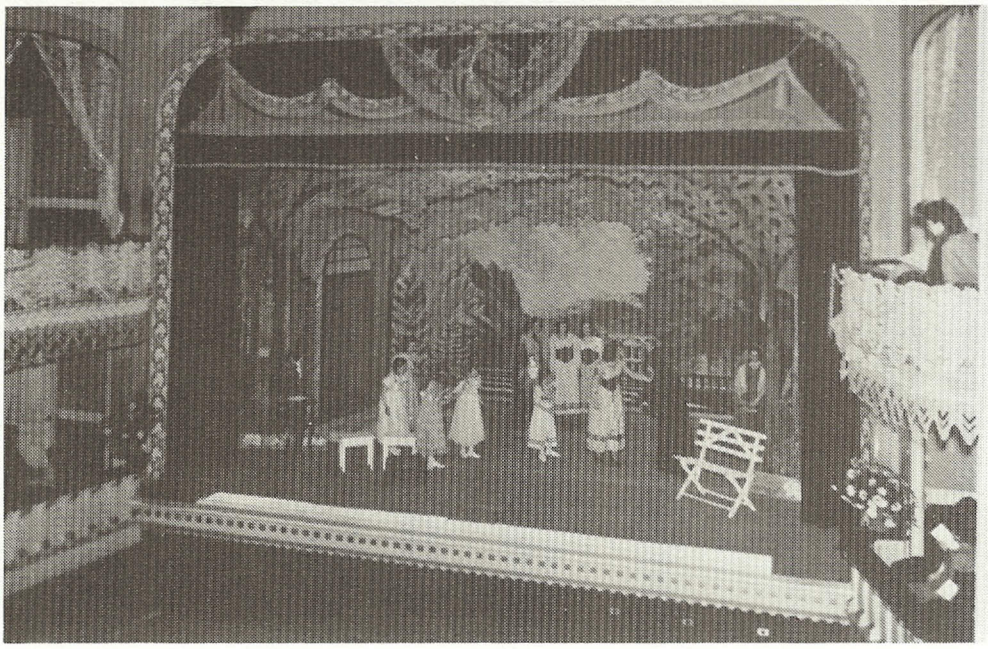
Marcel Fortin
professeur de lettres françaises.

Comédiens d'une représentation du Bourgeois Gentil-homme.
Laflèche Zéphir, Lambert Théodore, Lalonde Joseph, Provost Lucien, Lalonde Hermas, Sanche Wilfrid.

C'est l'historien du théâtre québécois Jean Béraud qui signale dans son ouvrage **150 ans de théâtre au Canada français** que la région d'Ottawa-Hull est la plus active et la plus progressive au plan du théâtre amateur. De même, Guy Beaulne, dans son article d'introduction au **Théâtre canadien français,** affirme que «la vie théâtrale dans l'Outaouais dépasse largement en durée et en quantité l'activité théâtrale de la ville de Québec». Cette opinion d'un animateur dramatique de la région peut sembler gratuite à première vue à l'observateur de l'extérieur. Par contre, il suffit de se référer aux deux articles parus dans le cinquième tome des Lettres canadiennes pour se rendre compte de la pertinence de cette affirmation. Un premier article de Jean Herbiet intitulé «le théâtre de langue française dans l'Outaouais» offre un bref aperçu historique du théâtre régional depuis l'ouverture de la salle de l'Institut de l'Oeuvre de la jeunesse à Hull, en 1884, jusqu'aux premières années du Centre National des Arts d'Ottawa. Dans «Notes sur les troupes de théâtre dans l'Outaouais», Hélène Beauchamp passe en revue les principales troupes qui ont contribué au développement du théâtre à Hull-Ottawa, du Cercle Saint-Jean au Théâtre du Port-Neuf et à l'Atelier. Mais c'est dans l'opuscule **85 ans de théâtre à Hull,** d'Edgard Boutet, publié par la Société historique de l'Ouest du Québec pour souligner le 85e anniversaire du théâtre hullois, que l'on retrouve la plus importante source de documentations concernant les animateurs de la vie dramatique au nord de la rivière des Outaouais. La brochure composée d'articles publiés d'abord dans **Le Droit,** au cours des années 1950, ne prétend pas faire une histoire exhaustive de l'activité théâtrale régionale; par contre, elle fournit des pistes de recherches intéressantes qui méritent d'être davantage explorées.

La multiplicité des renseignements contenus dans les articles ci-nommés constitue sans doute une première ébauche de la recherche. Ces études nous convainquent de la nécessité de poursuivre et d'approfondir les voies déjà amorcées. Toutefois, qu'on me permette ici d'évoquer les grands moments de cette aventure théâtrale que j'ai pu partiellement reconstituer à partir des monographies de mes prédécesseurs et des chroniques du journal **Le Droit.**

Au début du siècle, à l'ère des pionniers du théâtre, la région de Hull-Ottawa voit naître plus d'une dizaine de troupes amateures francophones dont quelques-unes ne vivent que le temps d'une représentation. Parmi les plus actives à se produire sur



ANQO, Fond «Ville de Hull».

ou au Monument national d'Ottawa, on remarque, entre autres, Le Cercle dramatique de Hull, fondé en 1884, qui devient, en 1903, le cercle Notre-Dame; Le Cercle Sanche; les cercles Saint-Jean et Marie-Jeanne fondés en 1910 par Ernest Saint-Jean; Le Cercle Crémazie dirigé par Hector Laperrière et le Groupe Beaulne sous la direction de Léonard Beaulne.

Cette époque fertile en spectacles dramatiques de tous genres marque la première étape d'organisation du théâtre amateur dans l'Outaouais. On y joue surtout des vaudevilles et des mélodrames populaires. Le public apprécie les pièces du répertoire français comme **Le Maître de Forges** de Georges Ohnet de même que les grands drames patriotiques canadiens dont **Félix Poutré** de Louis Frechette, et **La Prise de Québec** d'Octave Hardy. Mais la pièce la plus célèbre d'entre toutes est sans doute **La Revanche de Frésimus** du protonotaire Horace-J. Kearney de Hull dont les journaux signalent plus de dix représentations dans la région entre 1905 et 1918. Ce sont ces succès particuliers et la fougue des amateurs locaux qui, jusqu'aux lendemains de la première guerre mondiale, conduisent le théâtre Outaouais à son apogée. Au début des années 1930, la vie théâtrale est à son déclin. La crise économique qui secoue le monde vient ralentir considérablement le rythme des spectacles dramatiques.

À Montréal, comme dans l'Outaouais, le théâtre vivote. De plus, l'engouement du public pour le cinéma parlant donne un rude coup aux théâtres amateurs. À Hull, le jeune Cercle académique fondé en 1928 par Oscar Auger, Laurette Larocque et Raoul Déziel survit difficilement au départ de ses animateurs. Paradoxalement, cette décennie est propice à l'émergence d'un renouveau théâtral. A Ottawa, en 1932, la fondation de la corporation des Diseurs du Caveau sous la direction de Florence Castonguay entourée de Marcelle Barthe, Albert Boucher, Germaine Patrice et Guy Sylvestre laisse présager de nouvelles initiatives. En outre, la création du Gala dramatique national par le Gouverneur Général du Canada, Lord Bessborough, vient stimuler le théâtre amateur et ainsi faire obstacle au cinéma envahissant.

À Hull, la résistance au septième art s'organise sur tous les fronts. Le Groupe Cyrano de la paroisse Saint-Joseph de Wrightville mène, avec Les Amis enregistrés de René Provost, une offensive dans de nombreuses municipalités de la région. A l'avènement de la deuxième guerre mondiale, ces derniers partent en tournée dans les différents camps militaires du Québec.

Toutefois, il faut attendre la fin des hostilités pour voir apparaître une véritable relance des activités théâtrales dans l'Outaouais. A cet égard, l'année 1945 constitue une date charnière dans l'histoire du théâtre à Hull. En effet, c'est l'année où René Provost fonde l'École d'art dramatique de Hull à laquelle s'inscrivent plus de 180 élèves dont 42 seulement sont acceptés aux cours d'interprétation donnés par Henri Poitras et le directeur. L'EAD tient lieu de conservatoire d'art dramatique où l'on mise avant tout sur la formation artistique des jeunes comédiens. À la salle de l'école technique de Hull, les élèves donnent annuellement trois représentations théâtrales au grand public. En 1947, ils participent au Congrès marial d'Ottawa en présentant **La Passion du Christ.** En outre, ils remportent aux festivals dramatiques régionaux plusieurs trophées et mentions honorables.

L'École, qui a maintenu ses activités jusqu'en 1966, a formé plusieurs comédiens de talents qui oeuvrent aujourd'hui, à Montréal comme dans l'Outaouais, à la scène, à la radio et à la télévision.

Au début des années 1950, au moment où le petit écran s'apprête à envahir les foyers, deux nouvelles troupes prennent la relève. Les Dévots de la Rampe fondés par Pierre Patry en 1952 regroupent des animateurs de la trempe des Gilbert Chénier, Gabbi Guitor, Claude Jutra et Rhéal Guèvremont. La troupe excelle dans les pièces de Molière, Racine, Anouilh et Giraudoux. D'autre part, en 1953, quelques artisans dont Jean Belleau et Yvon Dufour fondent le Théâtre du Pont-Neuf où se réunissent Louise Aubin, Mado Sanscartier, Jeanne Sabourin, Gérard Gravelle, Jean-Louis Fujs, Aldo Marleau et Gilles Provost. Ce dernier, au cours de sa carrière avec la troupe, de 1958 à 1966, signe les mises en scène de plus de vingt pièces dans des lieux aussi différents et inusités que l'Ottawa Little Theatre, le Grenier de Hull, la salle Alfred de Musset du Motel de Ville de Vanier et la Caserne de Hull. On y joue autant le théâtre de boulevard de Puget et Roussin que les oeuvres récentes de la dramaturgie québécoise. En 1963, lors du Gala dramatique régio-

nal de Brockville, la troupe remporte le trophée de la meilleure présentation visuelle pour sa production du **Temps des lilas** de Marcel Dubé.

Les galas régionaux de l'Est de l'Ontario, tout comme les festivals organisés par les municipalités de Hull et d'Ottawa, ont stimulé vigoureusement les jeunes troupes des années 1960. En effet, lors du premier Festival d'art dramatique de la ville de Hull tenu en février 1961 sous les auspices de l'EAD, trois pièces sont présentées par le Théâtre de la Colline, troupe récemment formée de Jean Herbiet, d'Hedwidge Herbiet et de Gilles Provost. A cette occasion, on y présente **La Leçon** d'Eugène Ionesco, **L'Ombre de la ravine** de John M. Synge et **L'Imbécile fantaisie** de Lomer Gouin dans une mise en scène de Gilles Provost.

Celui-ci reçoit, de la part du juge critique invité, Jean Gascon, le prix de la meilleure production. L'année suivante, lors du gala dramatique de Kingston, le jeune metteur en scène remporte des honneurs analogues pour **La Maison de Bernarda Alba** de F. Garcia Lorca.

En 1965, L'Atelier, une nouvelle troupe fondée par Muguette Boisvenue, Jacqueline Martin et Jeanne Sabourin poursuit la tradition amorcée par les

Publicité pour une pièce de Théâtre par l'Amical du Collège Notre-Dame en 1936.

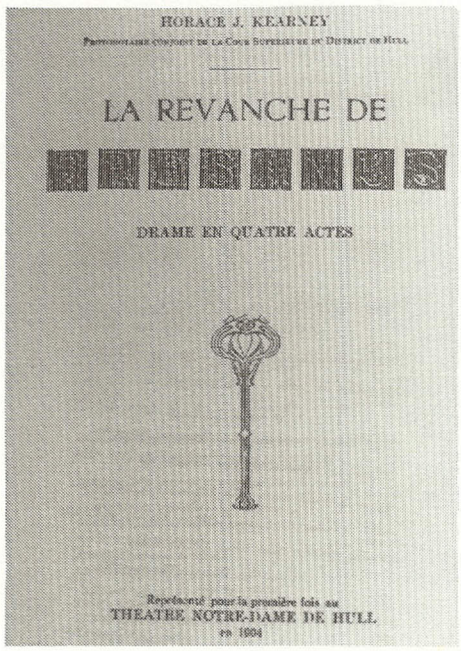
«85 ans de Théâtre à Hull» Publication de la société historique de l'Ouest du Québec.
Musée de l'Outaouais/Hull (Québec). Archives Deschâtelets, Ottawa

Dévots et le Pont-Neuf. Les membres organisent des cours d'art dramatique et favorisent la production de pièces québécoises. En novembre 1966, la création **La Quintaine** de Jacqueline Martin remporte trois trophées au Festival de la pièce en un acte de l'Est de l'Ontario. D'autres pièces d'auteurs régionaux sont aussi créées par l'Atelier. Signalons, entres autres, **Le Mur des autres** et **Le Charnier** de Jacqueline Martin présentés en mars 1967 à l'Académie-de-Lasalle d'Ottawa et **Les Mutilés** de Gaby Déziel-Hupé jouée en juillet 1971.

A l'époque où l'on entreprend les travaux de construction du Centre national des arts à Ottawa, on assiste à un pullulement des troupes amateurs. Certaines, dont les Compagnons de Hull, Le Théâtre des Deux Masques, La Nouvelle Basoche, L'Arlequin présentent leurs spectacles sur les principales scènes outaouaises. D'autres comme La Compagnie des Trouvères dirigée par Edgard Demers et Le Théâtre des Lutins animé par Gilles Provost s'orientent exclusivement dans les productions pour enfants. Pour sa part, le théâtre de collège maintient un dynamisme qui ne dément pas. L'atelier dramatique du Consortium Marguerite d'Youville de Hull et Le Cercle Kiamika du Collège Saint-Alexandre de Limbour figurent parmi les troupes scolaires les plus actives de l'Outaouais québécois. Sur la rive sud, La Société dramatique de l'Université d'Ottawa, issue de la Société des débats français, que dirigent Léonard Beaulne et le R.P. Ovila Gadouas au cours des années 1940 et 1950, favorise l'essor du théâtre universitaire.

Grâce à l'initiative de son directeur artistique Jean Herbiet, la troupe, devenue La Comédie des deux rives, s'oriente au cours des années 1960 vers la recherche scénique. Invitée à trois reprises au festival mondial de théâtre universitaire de Nancy, la troupe remporte en 1964 le deuxième prix exaequo pour sa production **La Cantatrice chauve** d'Eugène Ionesco.

Aujourd'hui, la vie théâtrale dans l'Outaouais est autant sinon plus dynamique qu'à l'époque des pionniers. Depuis la première représentation **D'Exil et Patrie** du R.P. Hamon donnée par Le Cercle dramatique de Hull, en 1884 jusqu'aux plus récentes créations offertes au Théâtre de l'Île, le



Publicité pour une pièce de Théâtre Notre-Dame de Hull en 1924.

«85 ans de Théâtre à Hull» Publication de la société historique de l'Ouest du Québec.
Musée de l'Outaouais/Hull (Québec). Archives Deschâtelets, Ottawa

visage du théâtre s'est substantiellement modifié. Le répertoire s'est modernisé, les salles de spectacles se sont dotées d'équipements adéquats et le public est devenu plus critique. Cette tradition théâtrale s'est développée dans des conditions matérielles souvent précaires et des ressources financières modestes qui n'ont toutefois jamais atténué la passion des artisans de la scène. C'est encore ce même souffle qui anime actuellement les jeunes troupes comme Le Théâtre populaire régional de Pointe-Gatineau, Le Théâtre des Filles du Roy de Hull et Le Théâtre de la Corvée d'Ottawa-Vanier où le renouvellement des formes scéniques et des thèmes dramaturgiques est au centre des préoccupations de leurs membres.

Si l'activité du théâtre outaouais fait relativement bonne figure dans le tableau historique que je viens de brosser, celle de la recherche sur l'histoire du théâtre régional en est encore à définir ses objectifs et à se donner une structure de fonctionnement. Quoiqu'encadrés par l'institution universitaire, les chercheurs encore trop peu nombreux dans ce domaine, à peine exploité qu'est l'histoire du théâtre au Québec, doivent faire face à des obstacles souvent méconnus de la part des

practiciens mêmes du théâtre. Je décrirai ici brièvement la nature des obstacles inhérents à la recherche auxquels je proposerai des solutions.

Le premier écueil auquel se bute le chercheur en histoire du théâtre est celui de l'inaccessibilité des sources documentaires qui témoignent concrètement des faits et des événements. La représentation théâtrale étant, par essence, un geste éphémère, il arrive malheureusement que les rares documents se soient dispersés au baisser du rideau. Il existe dans l'Outaouais plusieurs familles qui ont animé la vie théâtrale dont les Beaulne, les Déziel et les Provost. Celles-ci, comme tant d'autres, possèdent parfois des spicilèges, des photographies, des programmes de pièces qu'elles pourraient mettre à la disponibilité des chercheurs soit en signalant la localisation auprès des organismes chargés de la conservation des archives, soit en y déposant leurs fonds dans des centres sous la responsabilité des sociétés d'histoire régionale.

A cet effet, les Archives nationales du Québec à Hull ont accompli un travail fort efficace par l'acquisition des collections de théâtre de M. Joseph Laflamme et Ernest St-Jean, deux pionniers du théâtre à Hull. L'examen de ces deux fonds, ainsi que la consultation des documents de M. Gilles Provost, nous ont révélé de précieux renseignements que les quotidiens n'auraient pu nous fournir. A Ottawa, certains foyers de documentation comme les Archives publiques du Canada offrent aussi d'importantes collections sur Le Gala dramatique national. Le Centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa met aussi à la disposition des chercheurs quelques fonds privés concernant les activités du Caveau et de La Comédie des deux rives. Signalons en outre l'importante collection de la troupe universitaire déposée au département de théâtre qui a été utile dans la rédaction d'une monographie sur le théâtre à l'Université d'Ottawa.

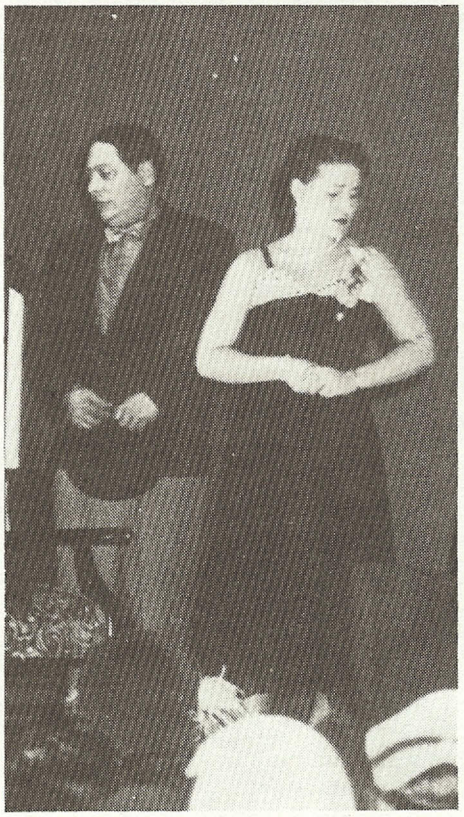
D'autres institutions comme les collèges et les bibliothèques municipales renferment des sources qu'il conviendra de consulter éventuellement. Mais la dispersion des documents, le manque de coordination entre les différents centres d'archives, l'absence de répertoires consacrés aux collections de théâtre sont autant de lacunes qui démotivent les chercheurs.

Pour améliorer les conditions de la recherche, particulièrement dans l'Outaouais, quelques solutions peuvent être envisagées. On peut songer ici à la création d'un centre de documentation en études théâtrales sous la responsabilité d'une institution universitaire ou d'une société à vocation culturelle chargée de la conservation du patrimoine. Ce centre pourrait regrouper l'ensemble des archives et acquérir les nouvelles collections qu'il mettrait ainsi à la disposition non seulement des chercheurs mais des practiciens et du grand public. De plus, il assurerait une coordination entre les différents organismes et institutions impliqués dans la recherche en histoire régionale.

Practiciens et chercheurs tireraient certes avantages d'une collaboration qui favoriseraient des échanges fructueux sur les problèmes communs de la pratique et de la recherche. Ces derniers ont d'ailleurs mis fin à leur période d'isolement en se réunissant autour de la Société d'Histoire du théâtre du Québec. Fondée en 1976 par un groupe de chercheurs et d'universitaires, la S.H.T.Q. s'est donné pour objectif de promouvoir la recherche théorique et pratique sur les arts du spectacle. Aussi, elle recrute ses membres parmi les étudiants, les practiciens, les professeurs qui s'intéressent de près ou de loin aux divers aspects du théâtre québécois et accueille particulièrement tout chercheur désireux de collaborer au vaste projet d'histoire du théâtre au Québec.

Ce projet est ambitieux et exige une participation de tous les chercheurs regroupés en équipe de travail dans chacune des régions du Québec. Dans l'Outaouais, des démarches ont déjà été entreprises pour mettre sur pied une telle équipe. Celle-ci est sur le point de se constituer grâce à l'initiative de professeurs.

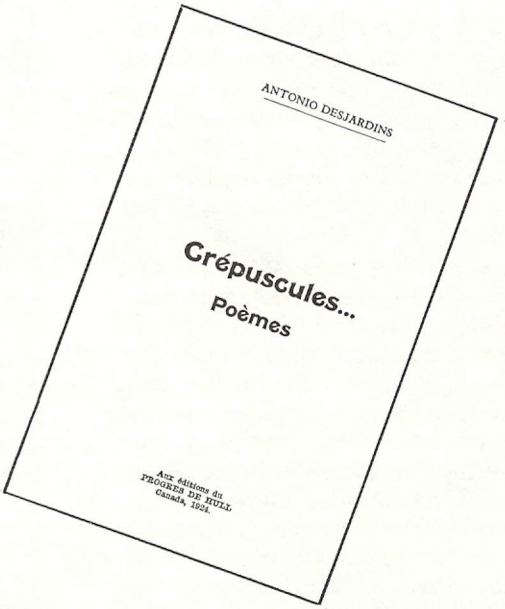
A ce stade-ci de la recherche en théâtre régional, la publication d'un tel ouvrage est par contre une exception, et il faudra attendre quelques années avant que l'on produise des études substantielles et bien documentées. En effet, les chercheurs en sont encore à la cueillette des documents, à l'inventaire des archives théâtrales et au dépouillement des journaux et périodiques. Ce travail souvent fastidieux est indispensable et préalable à toute recherche subséquente en histoire du théâtre régional. L'historique des troupes et des salles de spectacles de Hull et d'Ottawa, la dramaturgie outaouaise, l'influence de l'activité théâtrale anglophone sur notre théâtre sont autant de facettes de la vie théâtrale outaouaise qui méritent d'être explorées, approfondies et précisées à la lumière d'approches méthodologiques éprouvées. Il importera à l'équipe de travail qui écrira l'histoire du théâtre d'ici d'identifier les besoins spécifiques de la recherche d'en définir les objectifs et d'en prévoir les orientations futures. Cette tâche est en fait un défi pour chaque région où s'organise des projets analogues.



Guy Hoffman & Janine Fluet sur scène à Hull. *ANQO, Fond «Ville de Hull».*

Le bref historique que je viens d'esquisser ainsi que les perspectives de recherches que j'ai signalées ne laissent entrevoir qu'une partie des possibilités et des ressources qui s'offrent à la recherche en histoire du théâtre dans l'Outaouais. Le patrimoine théâtral régional n'attend plus que l'intervention des chercheurs qui oseront enfin mettre à jour une histoire exhaustive de la vie théâtrale outaouaise.

Antonio Desjardins, poète méconnu



André Couture
éditeur/propriétaire des éditions Asticou.

ANTONIO DESJARDINS — 22 SEPTEMBRE 1894 — 13 JUILLET 1953 : c'est le genre de renseignements biographiques que l'on retrouve, évidemment, sur tous les monuments funéraires, mais ça ne dit pas grand-chose. Dans le cas d'Antonio Desjardins, je pourrais ajouter qu'il était le fils de Michel Desjardins, notaire et fonctionnaire, et d'Aglaé Chevrier... Ça nous avancerait un peu... Je pourrais aussi ajouter que, dans sa famille, il y avait des frères et des soeurs : Rosemonde, Rosalba, Dauray et Eudore. Je pense que ça nous avancerait encore un peu, en tous cas pour ceux qui ont connu ces gens-là.

Toujours en ajoutant au curriculum, je pourrais dire qu'Antonio a été échevin du quartier Laurier, à Hull, pendant 19 ans et qu'à l'époque les élections municipales venaient assez vite (c'était pas aux quatre ans comme aujourd'hui). Bien sûr, ça rappelerait des souvenirs à d'autres personnes, mais ça ne nous donnerait pas l'objet ultime et important, selon moi, de sa vie et de l'originalité surtout de cette vie : l'écriture.

Car Antonio Desjardins a été, et est encore même s'il est décédé, un très grand poète. Il a écrit plus de 1 000 pages de poésie. En terme de chiffres, c'est énorme, les poètes vous le diront. Évidemment, on ne peut pas comparer cette production à des romans. Écrire

Antonio Desjardins, 1950.

1 000 pages de poésie, c'est déjà énorme; et, lorsque ce sont 1 000 pages de très belle poésie, c'est meilleur.

Comme je le disais plus haut, il est décédé en 1953. A ce moment-là, lui survivaient ses deux frères et une soeur, Rosalba, qui demeurait à l'extérieur de Hull. Rosemonde est décédée en 1941, en France, lors de bombardements allemands pendant la seconde Guerre. Rosemonde avait été cantatrice «dans les Europes». Dans la famille immédiate, il y avait beaucoup d'artistes ; Henry Desjardins, un cousin germain, membre-fondateur de l'École littéraire de Montréal, décédé en 1907; Aglaé Chevrier, la mère qui versait aussi dans la poésie et qui chantait à l'occasion; Rosalba, qui touchait du piano; Michel, le père, s'était exercé à faire des poèmes, à quelques reprises. Il était donc dans le milieu «d'artistes»...

Antonio meurt en 1953. Le silence entoure et sa mort et sa vie. Par la suite, Eudore disparaît. Dauray, le plus âgé, s'éteint en 1963. Puis, on n'entend plus parler de l'oeuvre très importante, d'Antonio Desjardins. Quelques personnes ont vu, de visu, la masse de documents que cette oeuvre représentait : 6 cahiers à anneaux, bien remplis... ça fait quelque chose d'imposant.

Mais, après la mort de Dauray, tout disparaît mystérieusement. Des gens se mettent à la recherche de ces documents. La théorie qui prévalait à l'époque voulait qu'à la mort de Dauray, le tout ait été jeté aux poubelles au moment de faire le ménage de la maison. La réalité était tout autre.

Dans son testament, Dauray léguait entre autres choses, la somme de 8 000 $ pour la publication de ce qu'il appelait les deux recueils de son frère. En 1963, malgré les 1 000 pages dont je vous parlais tantôt, on aurait pu publier des albums luxueux, avec tranchefil et couverture rigide.

Parce que j'étais une des personnes sur la piste de ces textes, j'ai poursuivi mes recherches et je fis d'autres découvertes. Remarquez que je ne veux pas mettre personne en cause, mais uniquement faire état d'une situation et d'une hypothèse. Il reste que cette somme de 8 000 $ que l'on voulait réserver à la publication de poèmes (activité futile, pour plusieurs) a dû faire sursauter bien des gens. L'exécuteur testamentaire a fait faire une expertise de l'oeuvre d'Antonio Desjardins, comme

on aurait fait pour une montre, une bague, des objets matériels et tangibles. La conclusion d'une personne (que je ne nommerai pas pour le moment) a été qu'il s'agissait d'une oeuvre qui ne valait pas la peine d'être lue et regardée, et qu'on devait la jeter ou la vouer aux géhennes.

Les héritiers se sont sans doute sentis mal à l'aise devant cette situation. Les textes qu'on prétendait disparus circulaient, de fait, de main à main. Par un hasard, ils ont fini par tomber dans les mains de Pierre Louis Lapointe, des Archives nationales. Il me donne un coup de fil et me dit : «Tu connais Antonio Desjardins?» «Oui, lui répondis-je, pas personnellement; mais je suis sur la trace de ses oeuvres depuis 13 ans». «Eh bien! J'ai six cahiers à anneaux bien remplis, ici, et je pense que c'est son oeuvre». Il n'avait pas aussitôt raccroché que j'étais rendu chez-lui pour vérifier ses dires. Il y a effectivement au-delà de 1 000 pages, et c'est entre bonnes mains aux Archives nationales du Québec, dans la région de l'Outaouais.

Quelle est cette oeuvre d'Antonio Desjardins? Essentiellement, ce sont trois recueils de poèmes :

1. *Un recueil paru en 1924 à compte d'auteur et intitulé* **Crépuscules.** *Il contient tout près de 200 pages, en petits caractères ce n'est donc pas le genre de plaquettes de 60-80 pages que l'on publie très souvent aujourd'hui (remarquez que je n'ai rien contre ces plaquettes; c'est tout simplement pour donner une idée de l'importance du recueil). C'est la seule chose qui ait été publiée; ça n'a pas été diffusé; il en a probablement vendu deux exemplaires.*
2. *Par la suite, Antonio a retravaillé ce premier ouvrage. Il en a fait une version définitive qu'on a malheureusement pas, parce que, à cause des pérégrinations qu'ont connu ses textes, ça nous est parvenu dans un assez beau désordre. Nous avons tenté de reconstituer le mieux possible. Il reste que ce deuxième manuscrit, qui s'intitule* **Crépuscules,** *est presque un deuxième recueil portant le même titre que le premier, compte tenu des changements apportés au niveau de l'ordre des poèmes, du choix et des rajouts.*
3. *Le troisième texte s'intitule* **Prélude en vers en hommage à Walt Whitman.** *Trois cent cinquante pages! Non content d'avoir écrit cet ouvrage, il l'a lui-même traduit en anglais.*

Dans les textes inédits, Antonio a repris la présentation graphique avec sa machine à écrire, ce qui était en soi un exploit, puisque cette présentation est parfois très compliquée. Il faut dire qu'Antonio Desjardins, même s'il a écrit la majorité de ses poèmes avant 1924, était un moderne. Un moderne comme il en existait peu au Québec à cette époque.

Voici un exemple d'un poème écrit avant 1924. Un poème très court, mais dont la formulation n'est vraiment pas le genre traditionnel qu'on pouvait lire et qu'on écrivait à l'époque. Il s'intitule **L'Adieu.**

Ta main pleure en la mienne
Il est l'heure
Ta main pleure
Ses sanglots en mon coeur
De deviner ta peine
Il est l'heure
Ta main pleure

C'est le genre de poèmes, en général, qui rejoignent le grand thème de sa poésie. Une poésie sous le signe de la tristesse et de la mélancolie, reliées (ce que je n'ai pu vérifier) à une peine d'amour ou à l'impossibilité de connaître un amour normal, à cause du contexte familial.

L'ensemble de ses poèmes fait très sérieux, comme vous voyez. Il a tout de même exploité une veine plus fantaisiste; il savait être drôle, à l'occasion. Voici, un exemple de ce genre d'humour qu'il pratiquait, un humour bâti sur le jeu de mots et les onomatopées, autre trait de sa modernité.

FANTAISIE

Tsing Tsing Tsing
Lalala
  Lalala
Lalala
    La
    La

Je suis
Au fin
Pays
De Chine

Tsing Tsing Tsing

Lilili
  Lilili
Lilili
    Li
    Li

Me sourient
Les sournoises
Caresses
Des Chinoises
Malignes

Tsing Tsing Tsing

Lululu
  Lululu
Lululu
    Lu
    Lu

Dans les bras d'une
  Je suis couché
On dirait que
  Des doigts de lune
Pincent des cordes
  De mandoline
Et versent dans
  La nuit pâmée
Des hodes de
  Rêveries brunes

Se balance
En silence
Mon ivresse
  Divine

Tsing Tsing Tsing

Hukong
  Hukong
Hukong
    Kong
    Kong

Mais son amant
  Qui nous surprend
Dansant la danse
  Clandestine

Tsing Tsing Tsing

Lahiho
  Lahiho
Lahiho
    Ho
    Ho

Je ris trop
  Pour vous peindre
Le grelot
  De sa mine

Tsing Tsing Tsing

Cocuco
  Cocuco
Cocuco
    Oh
    Oh

Il me supplie
Tout simplement
A bien vouloir
Recommencer
Afin de voir
Comment chez nous
    On joue
Ce bézigue

Tsing Tsing Tsing

Baillot automobile, depuis 1916

Une collaboration
Michel Gauthier et
Luc Villemaire

Monsieur Jules Baillot, né le 11 décembre 1876 et décédé le 4 août 1963, était un métallurgiste et un machiniste d'origine belge wallone. Établi au Canada en 1908, il vint à Hull en 1914 y rejoindre son frère pour collaborer à la «Hull Iron Steel Foundries» que ce dernier venait tout juste de fonder.

C'est deux années plus tard, soit en 1916, que monsieur Baillot se lançait dans la réparation et dans l'entretien des automobiles et mit en service la première pompe à essence de la ville. Il était alors l'unique garagiste d'importance à Hull. Situé sur la rue d'Youville, à l'entrée du pont Interprovincial, le «Garage moderne» fonctionna cinq années avant qu'un incendie vienne tout détruire le 21 décembre 1921.

Suite à ce sinistre, monsieur Baillot entreprit de remettre sur pied son garage et en profita pour prendre de l'expansion. Le nouveau garage agrandi avait maintenant une devanture faisant face au pont Interprovincial. Monsieur Baillot y installa deux nouvelles pompes à essence. De conception moderne, chacune pouvait pomper jusqu'à cinq gallons d'essence d'un seul coup et les globes étaient éclairés le soir. On pouvait servir quatre voitures à la fois; deux sur le terrain du garage et deux dans la plate-forme.

Le premier site du garage côté est de la rue Youville en 1920.

En 1928, monsieur Baillot vendit cet établissement (qui deviendra la taverne Interprovinciale) pour s'installer de l'autre côté de la rue et construire un bâtiment répondant mieux aux exigences de l'expansion de son entreprise. Par la suite, le Garage Baillot connut trois agrandissements successifs. Le dernier, en 1951, étandit la propriété jusqu'à la rue Laurier.

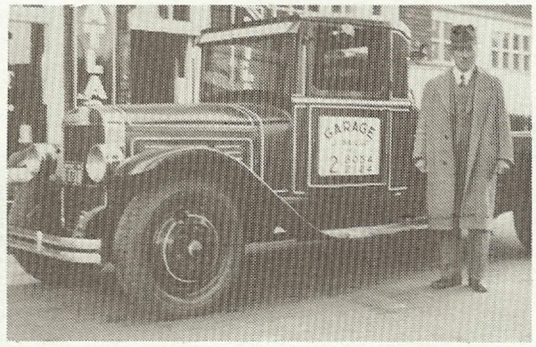
En plus de son garage, Jules Baillot ajouta aussi à son actif, en 1930, l'achat de l'Hôtel Interprovincial qu'il revendit en 1951 à Monsieur Carrière.

Le fondateur Jules Baillot, en 1916.

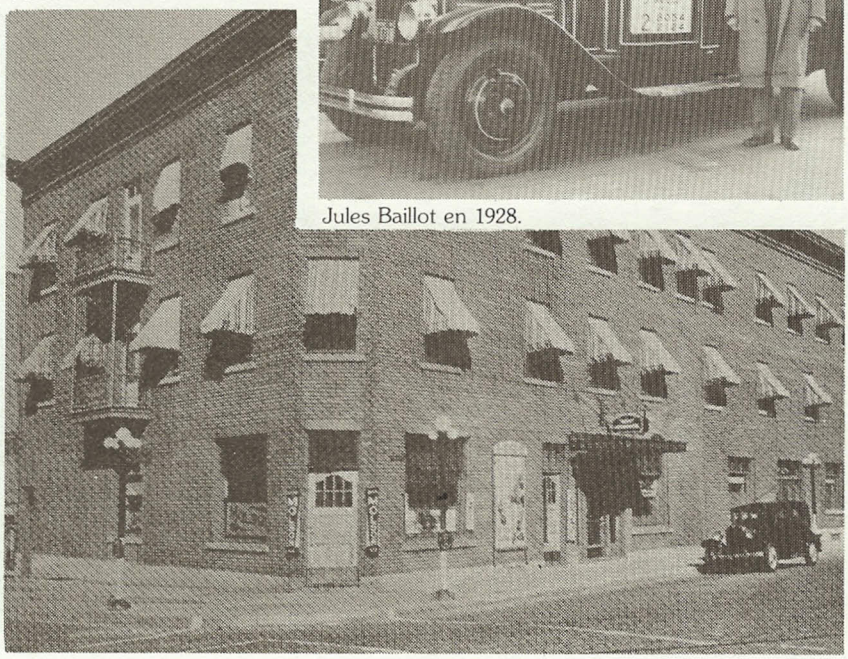
Premier site du garage.

Vers 1930.

Le premier site du garage côté est de la rue Youville en 1920.



Jules Baillot en 1928.



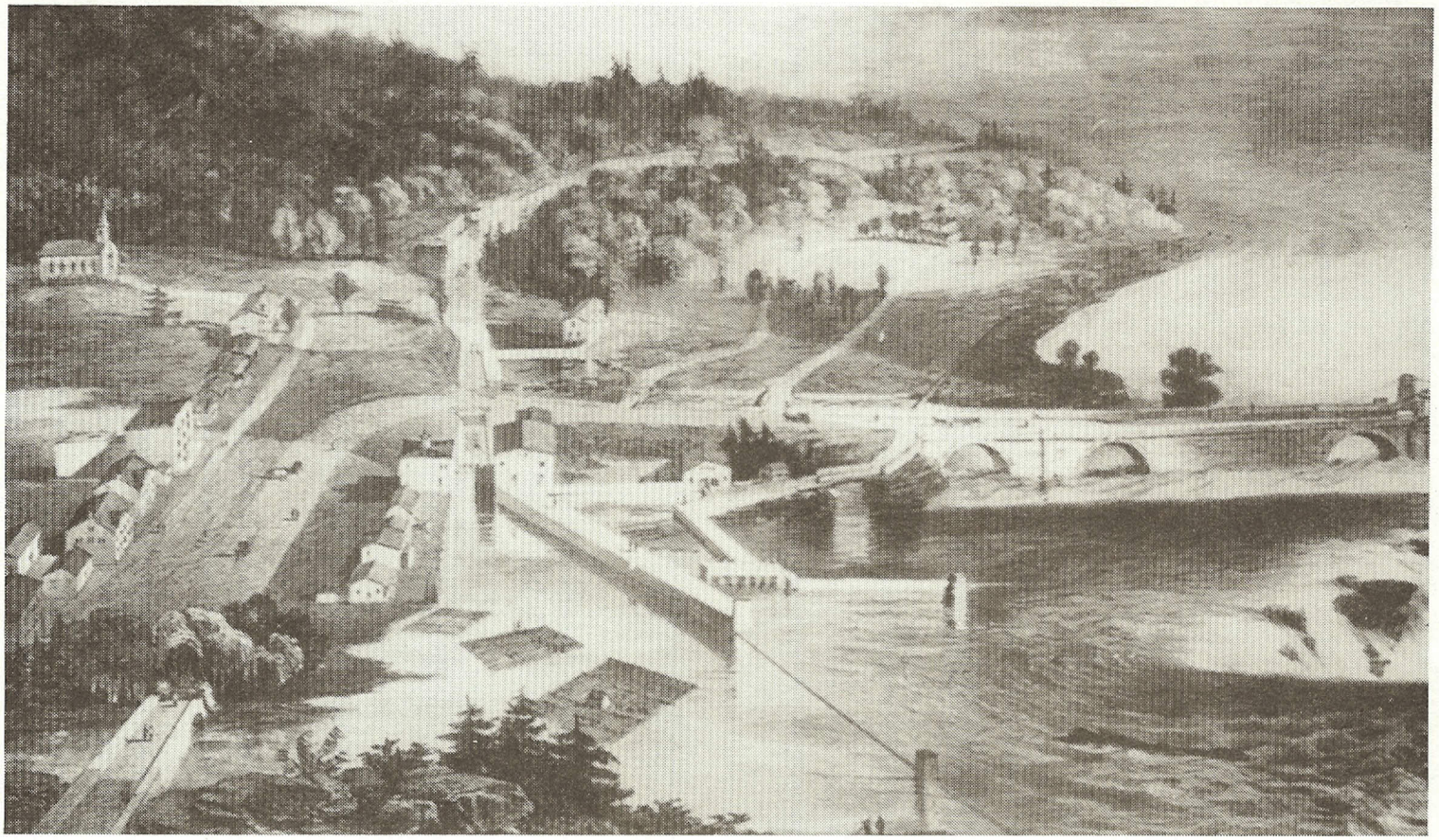
Vue de la rue Laurier; le bâtiment de l'hôtel Interprovincial en 1930 est acheté par Baillot.

Vue des sites Baillot autour des années 1930.

Pour traverser l'Outaouais, il fallait presque obligatoirement passer devant Baillot et négocier cette délicate courbe marquée de vitrines. C'est le ministère des Transports du Québec qui expropria en 1975 l'entreprise Baillot, pour le compte de la C.C.N. et de quelques illustres réfections routières qui tardent par ailleurs encore à se parachever.

Installé maintenant dans le parc industriel, sur le boulevard St-Joseph, l'entreprise est dirigée par la troisième génération du fondateur et la prospérité du garage Baillot nous permet d'être fiers de cette réalisation hulloise.

L'AXE DU PORTAGE



ANQO, Fond «Ville de Hull».

PRÉAMBULE

Luc Villemaire

L'IHRO vous propose ici de faire un petit tour sur la toute première partie de terre qui fut colonisée en Outaouais, après des siècles de présence amérindienne, il faut bien le dire. Nous sommes dans une partie du canton de Hull fondée le 3 janvier 1806, plus précisément les lots 1 et 2 du rang 3 acquis en première propriété par Philémon Wright.

Cette description technique n'a rien pour décrire le lieu absolument enchanteur que venait d'acquérir le colonisateur du Massachussetts. Joseph Tassé, dans son livre édité en 1871, compare ainsi ce coeur du canton de Hull :

«Les deux rives toutefois se ressemblaient peu. L'une, la rive gauche, haute, abrupte, taillée en précipice, angles saillants et rentrants et le fossé au pied, ça et là de noires armées de pins montaient à l'assaut. La rive opposée avait au contraire une pente douce et invitait le canot à se reposer. Combien avait-elle vu de peaux-rouges dissimuler leurs feux dans l'épaisseur de ses fourrés? Combien de trafiquants de pelleteries avaient tiré à demi sur son sable, leurs longs «canots du nord», chargés de précieuses fourrures? Philémon Wright foula avec joie ce sol presque uni, il s'écria : Voici l'emplacement de ma ville!...»[1]

1. Joseph TASSÉ : **Philémon Wright ou colonisation et commerce de bois;** Des presses à vapeur de La Minerve (16, rue St. Vincent), 1871; 77 pages, page 59.

En 1815, l'Arpenteur général du Bas-Canada décrit ainsi le site :

«Cette portion est située sur un grand détour que forme l'Ottawa, et comme les montagnes aboutissent à la rivière et que la terre qui est derrière n'est pas labourable, toute la portion est située vers le front. (...) tout auprès il y a un court portage, et presque en face il y a quelques petites îles qui obstruent beaucoup et qui arrêtent le cours de la rivière : du côté opposé, une chute de vingt-six pieds de hauteur, forme une agréable perspective; un peu au-dessus de cette place il y a un banc de rochers qui s'étend presque à travers la rivière, et la chute de la Petite Chaudière.»[2]

C'est sur cette terre que se développa Hull et ses environs, progressivement, d'abord pour survivre, ensuite pour s'enrichir.

Dans les luttes qui déterminèrent les emplacements des institutions juridiques et administratives (Palais de Justice, prison, bureau d'enregistrement, bureau de poste), le canton de Hull s'organisa. Dès 1830, ce fut le tracé des premiers chemins, la réglementation des activités commerciales et autres sur son territoire. Le canton de Hull veilla à la bonne collaboration de la communauté.

Puis vint l'incorporation de 1875. Cette toute jeune cité, dans son esprit de continuité, poursuivit ses efforts pour établir tous les services essentiels et nécessaires. La majeure partie des activités publiques et commerciales en Outaouais québécois s'effectuait alors dans cet **Axe du Portage** qui servait de centre-ville pour Hull. Bien que deux incendies majeurs en 1888 et en 1900 retardèrent le développement, en aucun temps ne survint une coupure générale dans la direction du développement de la ville, direction qui venait se refléter sur le procès d'aménagement de l'espace urbain. L'**Axe du Portage** était toujours privilégié comme point de rassemblement des forces et des volontés hulloises, de toute nature et de toute allégeance.

Mais nous sommes bon gré mal gré pris avec l'existence de notre imposant voisin, la capitale fédérale. Dans son intention de consolider son image de représentante nationale, la capitale a subi elle-même d'énormes transformations, fruit de de penseurs cherchant à conformer l'espace dans un aménagement digne du rang auquel Ottawa aspire. De ses territoires adjacents qui allaient entrer au service des besoins de représentation nationale, le secteur **Axe du Portage** de la ville de Hull était le plus près physiquement et donc le plus susceptible de faire l'objet d'amples projets d'aménagements. Dans les années soixante, on y trouvait des cours à bois, des cabanes, de la pauvreté comme la richesse, du français et surtout une authentique identité locale. La reconnaissance de cette authenticité n'était pas de mise pour les planificateurs d'une représentation nationale.

Les intervenants des gouvernements supérieurs ont vite fait de déployer leurs ressources pour façonner l'espace urbain à l'image de leurs aspirations, tant les gouvernements provinciaux que le fédéral, tant du côté du territoire d'Ottawa que du côté du territoire de Hull. La disparition de l'**Axe du Portage** ancestral signifie une brisure complète à l'intérieur de notre trop courte histoire hulloise. Nous permettre un rappel de ce secteur dans son identité hulloise n'est pas un luxe mais une nécessité, à l'heure où sa conformation à une représentation nationale est sur le chemin d'une quasi complète réussite.

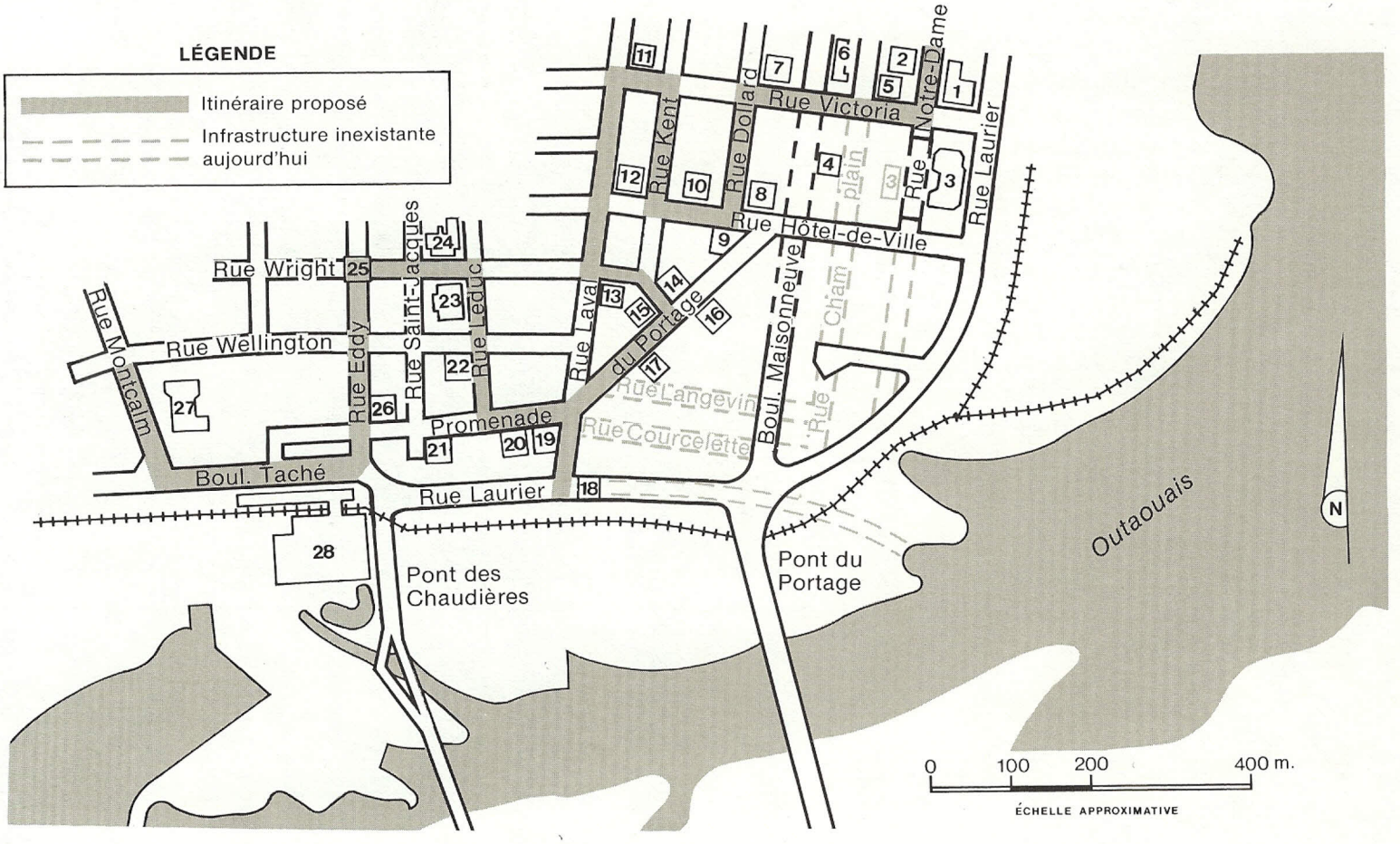
Le circuit de l'**Axe du Portage** est présenté en 28 tableaux. Le contenu de chaque vignette se veut sans prétention. L'objectif est de redonner vie à une réalité disparue. Les références, quant aux données, ont été omises afin de ne pas embarasser les textes. Seul les initiales des différents auteurs apparaissent en guise de référence. Pour retracer les auteurs, on se référera à la légende suivante :

PLL *Monsieur Pierre-Louis Lapointe;*
MDP *Madame Monique Depratto;*
CB *Madame Chantal Berniquez;*
JG *Monsieur Jacques Gougeon;*
AH extrait du document **Hull — Aylmer : Quelques éléments d'histoire et d'architecture** *de l'IHRO.*

2. Joseph BOUCHETTE : **Description topographique de la province du Bas-Canada** (...); Montréal, Éditions Elysée, 1978c1815 (Londres, Charing-Cross); pages 257, 258 et 259.

L'axe du Portage

1. L'église Notre-Dame de Hull
2. La Salle Notre-Dame
3. «De l'Hôtel de Ville à la Maison du Citoyen» (sic)
4. Le magasin Pharand-Moncion
5. La maison Carrière
6. L'Académie Ste-Marie
7. La Caisse populaire de Hull
8. La pharmacie Farley
9. L'ancien hôtel Windsor-Duvernay
10. Le collège Notre-Dame
11. La Hulloise
12. CKCH
13. L'épicerie Laflèche
14. L'hôtel Chez Henry
15. La maison Aubry
16. L'ancien Palais de Justice
17. L'ancien bureau de poste
18. La glissoire de Wright
19. Le cinéma Laurier
20. La maison Leduc
21. L'église St-James
22. Le «Docteur du peuple»
23. La Bibliothèque municipale de Hull
24. L'École technique de Hull
25. La rue Eddy
26. Le Bloc Scott
27. De l'hôtel Union à l'hôtel Plaza
28. Les usines Eddy



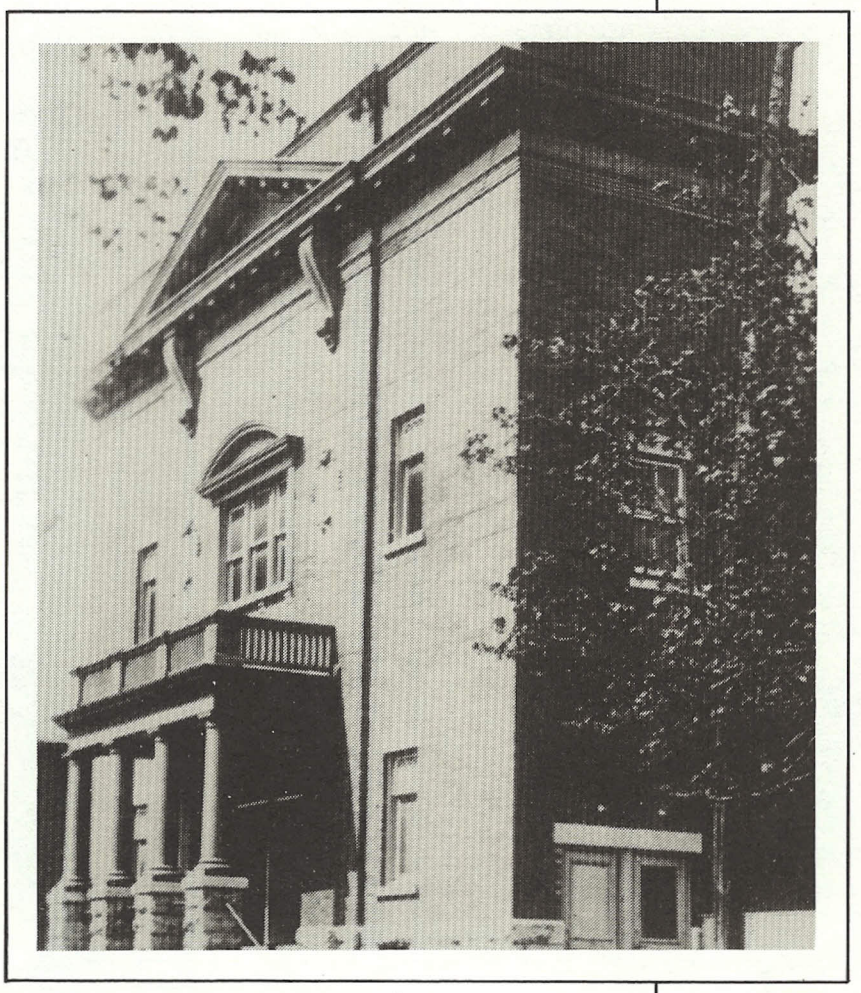
L'église Notre-Dame de Hull

Trois églises se succédèrent sur cet emplacement. La première église catholique de Hull, une simple chapelle de mission baptisée «Chapelle des chantiers», fut construite en 1846 à l'angle sud-est de ce quadrilatère. L'augmentation rapide de la population catholique obligea bientôt la construction d'une plus grande église et d'un presbytère, et c'est le Père Delisle Reboul qui les fit ériger, entre 1868 et 1872, à l'ouest de l'ancienne chapelle, sur des plans de l'architecte Lecours. Pouvant accommoder 2 000 personnes, la dernière grande église fut érigée sur les ruines de celle qui avait été la proie des flammes en 1888; elle occupait le même espace, mais était tournée vers la rue Notre-Dame au lieu de faire face à la rivière. Sa voûte s'élevait à soixante-neuf pieds et son clocher, qui dominait tous les édifices de la ville, atteignait deux cent soixante pieds. Cette église, l'orgueil de tous les citoyens de Hull, fut incendiée en 1971 et démolie en 1972.
PLL

Église Notre-Dame de Grâce.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

La Salle Notre-Dame

C'est sur la rue Notre-Dame, en face de l'ancien presbytère, que se trouvait anciennement la Salle paroissiale Notre-Dame. Ce très beau bâtiment de brique jaunâtre, dont la façade était décorée de motifs en terracotta, avait été érigé au lendemain du Grand feu de 1900. Il allait devenir rapidement le centre nerveux de la paroisse Notre-Dame. C'est là que se rencontraient les nombreuses confréries et associations paroissiales. Et c'est sur la scène de la grande salle que les «mordus» de théâtre amateur, les St-Jean, les Sanche, les Baulne, les Laflamme, les Provost et les Laflèche, pour ne citer que ceux-là, y firent leurs premières armes. Le samedi, en matinée, on projetait des films pour les enfants, et le prix d'entrée était la plupart du temps qu'une boîte de conserve pour les Servantes de Jésus-Marie ou pour les pauvres de la St-Vincent-de-Paul. Cette salle, baptisée «Le Centre», et qui allait héberger CKCH, le seul poste de radio de langue française de l'Outaouais, allait jouer à partir de 1947, un rôle plus considérable encore. Tout ce qui parlait français et tout ce qui était catholique, sur les deux rives de l'Outaouais, passa dorénavant par CKCH et par la salle paroissiale Notre-Dame de Hull jusqu'à sa démolition, il y a déjà quelques années.
PLL



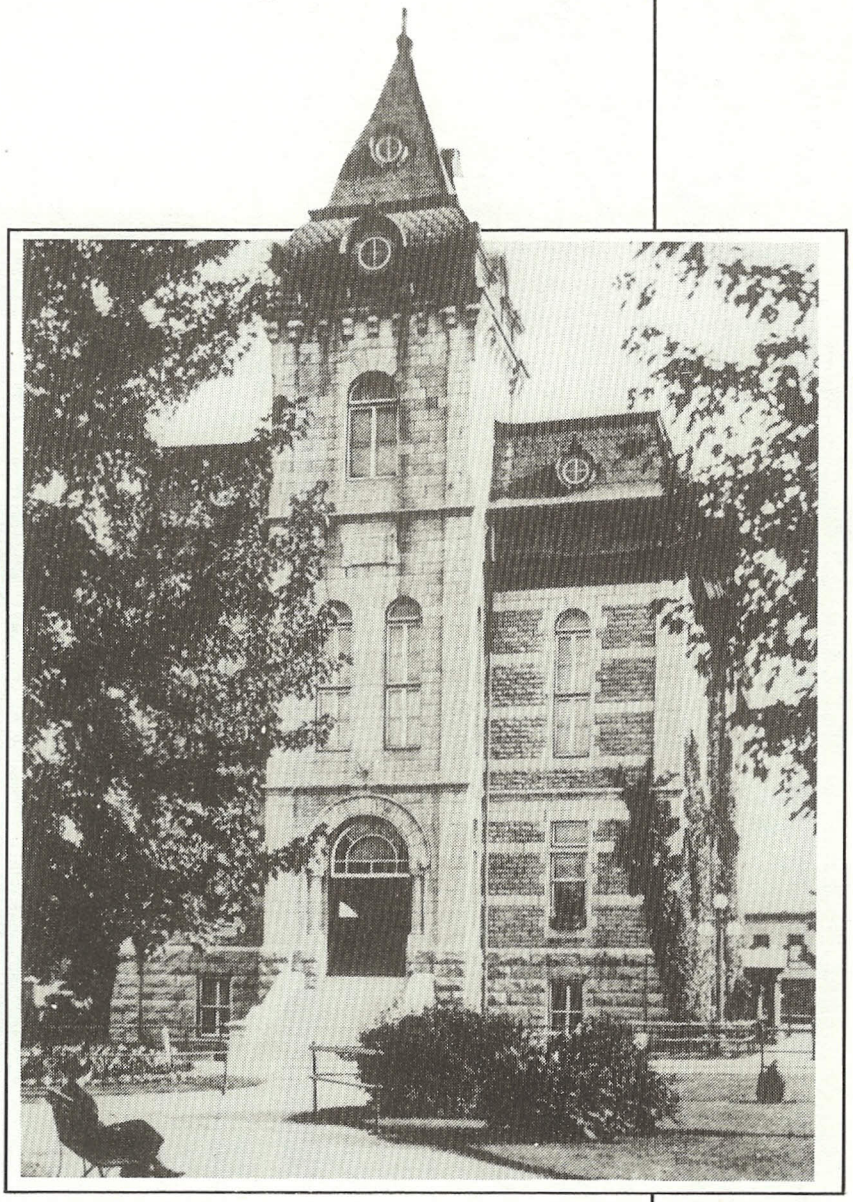
Salle Paroissiale Notre-Dame de Hull.
Photo, archives nationales du Québec à Hull.

«De l'Hôtel de Ville à la Maison du Citoyen» (sic)

Les premiers hôtels de ville se sont succédés sur un site acquis en 1877 dans le quadrilataire formé par les rues Notre-Dame, Victoria, Maisonneuve et Hôtel-de-Ville. Le premier a été érigé en 1877 et est disparu dans l'incendie du 5 juin 1888. Le deuxième a été construit en 1890 et a été détruit, à son tour, par le Grand feu du 26 février 1900. Le troisième hôtel de ville a été construit de 1902 à 1903 d'après des plans de l'architecte Charles Brodeur. Ce bâtiment a été la proie des flammes le 29 octobre 1970 et a été démoli l'année suivante.

Aujourd'hui sur la rue Laurier, entre les rues Hôtel-de-Ville et Victoria, se trouve le nouvel hôtel de ville de Hull, un complexe ultra-moderne qui regroupe la presque totalité des activités administratives, sociales et communautaires de la Ville de Hull. La polyvalence de ses salles, son immense et magnifique verrière, la présence de la bibliothèque, d'un centre de conditionnement physique et d'une galerie d'art, ainsi que la co-habitation de la Société d'aménagement de l'Outaouais et de la Communauté régionale de l'Outaouais, font de cet ensemble architectural un objet de fierté pour tous les hullois. Et les citoyens de Hull ne sont pas les seuls à applaudir puisque la Maison du Citoyen a été louangée par Design Canada. Inauguré à l'automne de 1980, ce nouvel hôtel de ville de l'an 2000 remplaçait celui détruit par le feu en 1970, et symbolisait à sa manière la rupture avec le passé et la nouvelle vocation de Hull.

PLL



Hôtel de Ville de Hull.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

Le magasin Pharand-Moncion

Construit à la fin du 19e siècle, cet édifice a connu quatre propriétaires. Jean-Baptiste Pharand le céda à Josaphat Pharand, en 1899; celui-ci le vendit à Thomas Moncion en 1945 et ce dernier s'en départit au profit de Georges-Albert Champagne, en 1961.

L'édifice fut éprouvé par trois incendies, dont celui de 1964 qui nécessita deux mois et demi de travaux de nettoyage.

Le magasin Pharand-Moncion, qui abrita pendant quelque temps le poste radiophonique CKCH, était considéré comme le plus important magasin à rayons de Hull. On y trouvait de tout. Pour les mains habiles, on y vendait de la dentelle au gros coton, en passant par le fil et les aiguilles et pour les moins habiles (ou les plus fortunés) des vêtements déjà confectionnés. Pour le prêt-à-porter, messieurs Pharand et Moncion s'approvisionnaient certes auprès des manufactures mais engageaient aussi des couturières et chapelières hulloises qui travaillaient sur place ou à la maison.

Le magasin fascinait aussi ses clients, surtout les plus jeunes, par son système de paiement. Les commis envoyaient l'argent à une caisse unique, située au deuxième étage, sur des petits chariots montés sur fils de fer. Une caissière réglait les factures et retournait les chariots à leurs expéditeurs. Après plusieurs années de loyaux services auprès des Hullois, l'édifice fut démoli en 1968.

PLL/CB

Magasin Pharand.
ANQO, Fond «Ville de Hull».

La maison Carrière

C'est à l'angle des rues Victoria et Champlain, à Hull, que se trouve cette belle maison de pierres taillées, dont la construction remonte aux années 1880. Ce bâtiment, surmonté d'un toît en mansarde, percé de nombreuses lucarnes, logeait, jusqu'au début des années 1890, la résidence de Basile Carrière, ainsi que son commerce, qui, d'épicerie, allait devenir magasin général avant de se transformer en quincaillerie. De la maison Carrière, on pouvait admirer le parc de l'hôtel de ville, ses allées ombragées, et les vieillards qui, assis sur les bancs, attendaient acquis à la sagesse, le regard tourné vers le clocher de leurs pères.

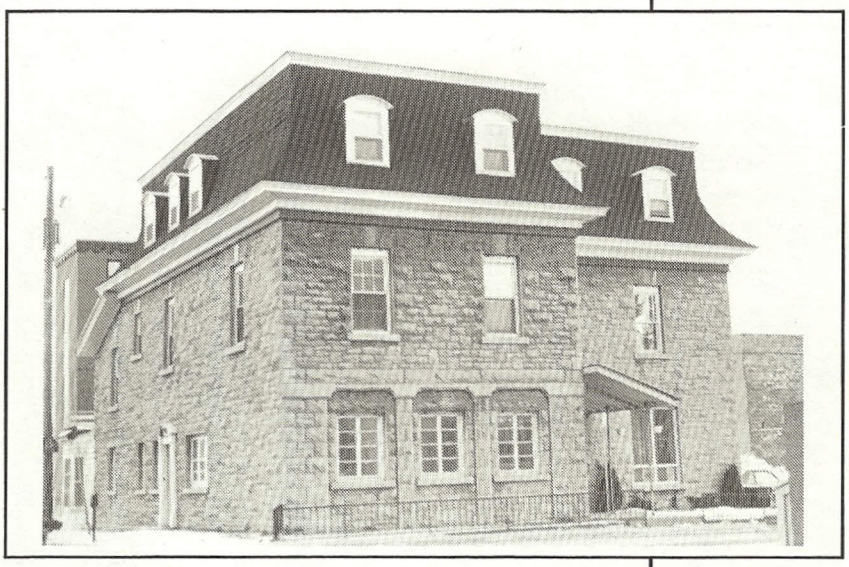


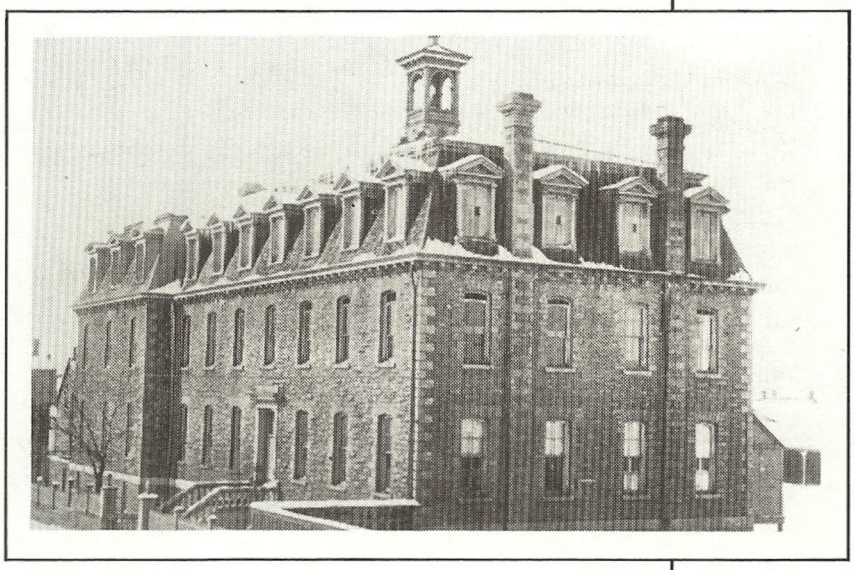
Photo : Denis Daigle

Épargnée par le Grand feu de 1900, cette belle résidence allait vivre quelques instants de gloire. On raconte, en effet, qu'Arthur Rubinstein le célèbre violoniste, était un ami de Basile Carrière. Celui-ci l'ayant invité à passer quelques temps chez lui, il y aurait exécuté quelques morceaux, accompagné par la fille de son hôte, Mlle Carrière, qui jouait, dit-on, admirablement bien du piano. Les accents du violon du maître mêlés aux accords du piano de la maison, ont certainement fait tressaillir les vieilles pierres du bâtiment et touché le coeur des grands ormes du parc de l'hôtel de ville.

PLL

L'Académie Ste-Marie

Surplombant le boulevard Maisonneuve, au pied de la phase 1 de Place du Portage, se trouve un très bel édifice, l'ancienne école Ste-Marie, érigée entre 1895 et 1897 par le contracteur Joseph Bourque. Cette école de filles, administrée par les Soeurs Grises de la Croix, épargnée par le Grand feu de 1900, est un des plus anciens bâtiments institutionnels de Hull. De nombreuses générations de filles de la paroisse Notre-Dame y ont appris les rudiments de la langue et des mathématiques. Si les murs de l'Académie Ste-Marie pouvaient parler, quelle belle histoire de femmes, ils nous révèleraient!



ANQO, Fond «Ville de Hull».

Avec le rapport Parent et la réforme de l'enseignement au Québec, l'Académie Ste-Marie devint, au milieu des années 1960 une école primaire mixte. Elle accueillit aussi des étudiants du secondaire pour finalement être transformée afin de recevoir les étudiants anglophones du Cégep de l'Outaouais qui y séjournèrent quelque temps en rebaptisant l'édifice «Campus Héritage». Aujourd'hui l'ancienne Académie Ste-Marie héberge les étudiants de l'Université du Québec à Hull. On pourra dire de cet édifice qu'il a très bien fait ses classes, puisqu'il est maintenant universitaire.

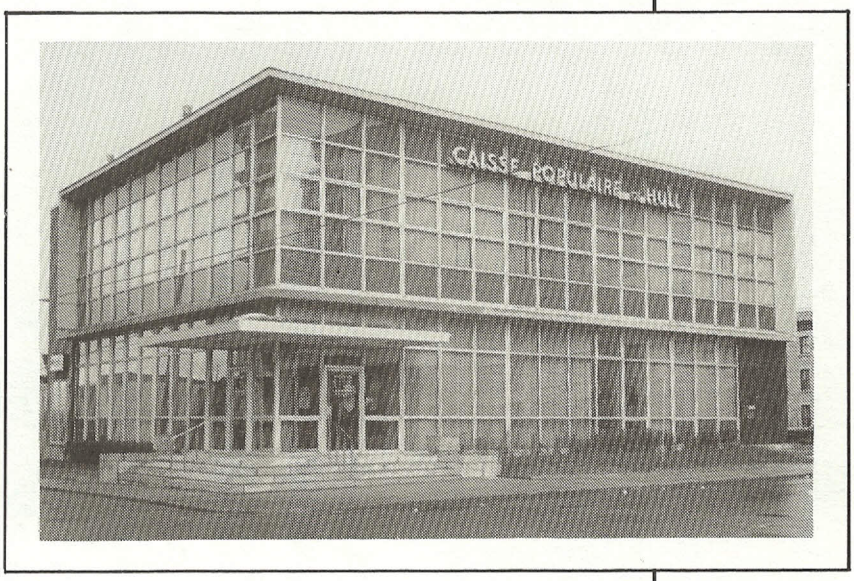
PLL/CB

Caisse populaire de Hull

C'est le 10 juillet 1916 que le Révérend Père M. Desjardins fonda la première caisse populaire de la ville, la Caisse populaire Notre-Dame de Hull. Située au coeur du quadrilatère administratif et commercial de Hull, la Caisse populaire accorda son premier prêt de 100 $ à un taux d'intérêt de huit pour cent, le 19 août 1916. Par la suite, la Caisse ne cessa de prendre de l'expansion.

En 1953, l'actif de la Caisse atteignait 4 millions si bien qu'en 1954, elle dut déménager dans des locaux tout neufs, juste sur le terrain à côté. Pour bien marquer l'avant-gardisme de leur caisse, les administrateurs firent construire un édifice tout en verre, dérogeant ainsi aux habituelles constructions de pierre auxquelles les banques nous avaient habitués.

En 1961, dans le vent de la Révolution tranquille, la Caisse populaire Notre-Dame de Hull devint la Caisse populaire de Hull. Elle attint, en 1965, un actif de dix millions, ce qui obligea un nouvel agrandissement. Ces rénovations furent réalisées en 1966, année du cinquantième anniversaire de la Caisse. On y installa trois guichets/télévision extérieurs situés dans le stationnement et reliés au contrôle des comptes du deuxième étage par un tube sous terre comportant un conduit pneumatique, un interphone à deux voies et un circuit fermé de télévision. C'était le premier du genre au Québec et même au Canada.



En plus, un escalier mobile, le premier dans la ville de Hull, fut installé pour accommoder les membres qui doivent se rendre au deuxième étage.

Depuis ce temps la Caisse populaire de Hull n'a cessé de progresser. En 1983, elle fusionnait avec la Caisse populaire Ste-Bernadette de Hull et pour souligner son soixante-dixième anniversaire, de nouvelles rénovations furent décidées. Dans ces nouveaux locaux ultra-modernes, la Caisse populaire de Hull continue aujourd'hui de servir ses 15 185 membres et de s'impliquer activement dans la communauté hulloise qu'elle dessert maintenant depuis 72 ans.

CB